

vu de la première rangée

Le Théâtre des femmes, comme les autres théâtres marginaux, a l'habitude des salles à moitié vides. Pourtant, du 21 mai au 6 juin, plus de 1000 personnes — enseignantes, étudiantes, journalistes, militantes féministes de la première et de la dernière heure, toutes tendances confondues, cinéastes, syndicalistes, auteurs, comédiennes et hommes de bonne volonté — assistèrent aux spectacles le soir, aux ateliers l'après-midi, du Premier Festival de créations de femmes. Qui en devint l'un des événements les plus significatifs de la saison. 15 spectacles, 4 performances, 2 lectures, 4 films, 2 shows de musique, 1 vidéo et 12 ateliers; 17 jours de création et de discussion mêlés. Francine Pelletier y était pour La Vie en rose.

Si on peut parler du Premier Festival de créations de femmes comme d'un événement dans les annales du mouvement féministe au Québec, c'est que pour la première fois on avait le luxe de se voir répertorier, le loisir de témoigner des productions culturelles qui font partie intégrante de notre histoire et qui sont la mise en acte de ce que nous voulons. Pour la première fois aussi, les femmes « créatrices » se donnaient un lieu et un temps de réflexion, d'analyse, où il ne s'agissait pas seulement d'inventorier les sources et les moyens de production mais de se confronter aux raisons profondes d'un théâtre de femmes, entre autres son apport au mouvement féministe et ses redevances inévitables envers lui.

Il est toujours excitant, sinon difficile, de voir l'Art se conjuguer au Politique et on peut dire que la tension inévitable qui existe entre ces deux aspects a fini par donner au Festival tout son sens. Car, au fur et à mesure que se déroulaient spectacles et discussions se créait une véritable dynamique d'opposition : le traditionnel vs l'expérimental, l'amateur vs le professionnel, le « flyé » vs l'engagé, les plus jeunes vs les plus vieilles, l'organisation collective vs l'individualisme. On ne pouvait prétendre « prendre le pouls du théâtre », « mesurer où on est rendu », sans passer par ce dédoublement de conscience, sans constater notre diversité comme nos divergences. C'était ça, la vraie « fièvre » du Festival.

Il est évident qu'au théâtre comme ailleurs, il nous faut un peu de tout. Les spectacles les plus chaudement applaudis du Festival nous le confirmaient. « *As-tu vu, les maisons s'emportent* » du Théâtre des cuisines, « *Alice a la peau rouge mais ne se met pas de fond de teint* » de 3 et 7 la numera magica, « *Môman* » de Louise Dusseault et « *Les vaches de nuit* » écrit par Jovette Marchesseault,

joué par Pol Pelletier, sont des pièces dont la similarité n'est pas très apparente. « *Môman* » et « *Les vaches* » sont des shows rigoureusement écrits, parfaitement interprétés, professionnels il n'y a pas de doute (où l'on a tendance à croire au mythe de l'actrice). Les deux autres sont davantage de type amateur : des créations collectives de type « collage » dont les bonnes idées se perdent un peu dans le vague ou dans la maladresse du rendement (où l'on n'a plus tendance à croire au mythe de l'actrice). Par contre, « *Môman* » et « *As-tu vu* » cherchent à exposer des situations que vivent les femmes, de façon concrète, sans ambiguïté, et même si elles touchent des points extrêmement sensibles, ce n'est jamais choquant, c'est même plutôt gentil. « *Les vaches* » et, dans une moindre mesure, « *Alice a la peau rouge* » tiennent davantage du visionnaire, d'une image des femmes qui serait autre, d'une inspiration féministe (le refus) mais aussi lesbienne (la célébration des corps et des mémoires de femmes). C'est tout une autre rythmique théâtrale, plus subversive, jamais polie. Par ailleurs, tous ces shows ont en commun un parti pris évident pour le vécu des femmes et l'audace implicite de ce choix.

LES CRÉATIONS COLLECTIVES REVUES ET CORRIGÉES

Le théâtre de femmes, tout en semblant avoir assez bonne mine, entre néanmoins dans une période de transition. On a beau avoir trippé sur les marionnettes géantes du théâtre d'intervention, sur les bols de toilette du Théâtre expérimental des femmes ou sur les « *one-woman show* » d'un peu tout le monde, c'est avec un brin

L'APPROPRIATION
DES MOYENS DE
PRODUCTION
PAR LES FEMMES

• 23 MAI •

LA BOÎTE À
MALICES

• 25 MAI •

LE FLEUVE
AU COEUR

• 26 MAI •

LA CRÉATION
COLLECTIVE
DANS LES GROUPES
DE FEMMES

• 27 MAI •

L'ÉCRITURE
DRAMATIQUE
CHEZ LES
FEMMES

• 29 MAI •

SIZZLE CITY
PAR THE
WITCHES A.N.T.

• 1 JUIN •

UN PIED
À TERRE
ET L'AUTRE
DANS LA RUE

• 3 JUIN •

LA FORMATION
DE LA
COMÉDIENNE

• 4 JUIN •

ENTRE NOS MOTS
D'AUTRES PAROLES

• 4 JUIN •

SUR LA
NÉCESSITÉ
D'UNE CRITIQUE
FÉMINISTE

• 5 JUIN •

EN PLEIN
VENTRE

• 5 JUIN •

HISTOIRE DE
FANTÔMES

• 6 JUIN •

LES VACHES
DE NUIT

• 6 JUIN •

APRÈS-MIDI
DE MONTAGE

• 6 JUIN •

DERNIÈRE
RENCONTRE

• 9 JUIN •

LOUISE
LAPRADE

NICOLE
LECAVALIER

POL
PELLETIER

SYLVIE
FORTIN

ALICE
RONFARD

LOUISE
LADOUCEUR

ATELIERS
SPECTACLES
FILMS

MAISON BEAUZEU

1^{ER} FESTIVAL
DE CRÉATIONS
DE FEMMES.
DU 21 MAI AU
6 JUIN 1980

RUE
NOTRE-DAME
MONTREAL
QUEBEC

Dessins : Maxene Maxwell 1980

d'impatience que nous attendons une deuxième étape dans l'évolution du théâtre de femmes. L'étape où l'on verrait de « vraies belles histoires », des personnages de femmes — fantastiques, fabuleux ou ordinaires — mais des vrais, qui se touchent, se parlent, évoluent... Les fameuses « créations collectives », on peut se le dire maintenant, commencent à nous ennuyer. Les créations collectives, qui sont au théâtre de femmes ce que les groupes militants sont au mouvement féministe — la phase 1, l'organisation première qui permet à tout le reste de s'ensuire — ont fait leurs preuves mais ont aussi fait leur temps.

Ce qu'on appelait du « théâtre de création » dans les années 60 (théâtre qui s'inspirait alors du courant nationaliste), devenait dans les années 70 la « création collective », permettant aux femmes, pour la première fois, de s'approprier la scène, le but de ce genre de théâtre étant toujours la « démocratisation de la création et l'accession à une connaissance globale du théâtre ». C'était ouvrir la porte au fameux « processus créateur », avec comme seule condition préalable le « processus collectif », plutôt que favoriser explicitement l'articulation de remises en question féministes. Mais le processus de groupe — tout en étant une garantie de sécurité, d'encouragement et de stimulus à la prise de parole sur scène — a trop souvent fini par réduire ce genre de théâtre au dénominateur commun le plus bas. Différences d'âge, de conscientisation, de niveau d'expérience et d'expertise s'estompaient au nom du fonctionnement « démocratique ». Si toutes les rivalités, les jalousies et les sous-entendus des rapports de force y étaient pour autant, le modus vivendi était à la non-contestation : on est surtout toujours « ben fines » ensemble.

Ce problème — que bien d'autres groupes de femmes vivent — se complique encore avec la création, car le processus lui-même est coupable de sabotage. Le phénomène des créations collectives n'a pas empêché qu'on se retrouve, assez souvent, devant des « femmes isolées qui parlent toutes seules sur scène ». On a effectivement la vague impression que le processus créateur les a eues ; à tant vouloir cracher leurs tripes, elles ont perdu de vue le propos central. Ce manque de cohésion, de rigueur, est trop fréquent pour qu'on ne l'ait pas remarqué². D'ailleurs, cela n'expliquerait-il pas l'absence notoire des comédiennes durant le Festival? Ces « artistes » croiraient toujours que « Créer, c'est assez » et traîneraient toujours cette incapacité chronique d'intégrer une production culturelle à une perspective sociale et politique, à une critique plus large que la critique officielle (avec son penchant pour la mystification totale) à laquelle, par contre, elles tiennent comme à la prunelle de leurs yeux ? Celles pour qui on aurait cru le Festival fait sur mesure ont raté l'événement.

VERS DE BELLES GROSSES OEUVRES

Les créations collectives comme premier outil d'accès au théâtre, comme le véhicule qui s'impose pour tout

théâtre amateur, militant ou d'intervention (où le contenu prend le dessus sur la forme), persévéreront de par ces nécessités. Mais l'autre pendant du théâtre de femmes, les énormes productions de nos rêves, les grandes fables de notre imaginaire, si elles commencent à mijoter dans nos têtes, n'envahiront pas la scène de sitôt. On s'organise de mieux en mieux, on commence à rééquilibrer l'apport individuel et l'apport collectif mais il nous reste un problème d'écriture. Qui va nous écrire les « belles grosses oeuvres » convoitées? Les grandes dames de l'écriture féministe, celles qui disent que « c'est le féminisme qui les rend intelligentes », sont de leur propre aveu réticentes ou mal à l'aise avec ce genre d'écriture¹. Par ailleurs, il y a de plus en plus de femmes dramaturges qui, quoique fraîchement sorties des écoles, se sentent tout à fait à l'aise dans ce domaine et y connaissent, de plus, un certain succès. Mais ces jeunes femmes, celles qui s'appellent « la génération du possible », non seulement ne prétendent pas parler au nom des femmes, elles ne veulent pas parler « en tant que femmes ». Pour elles, s'étiqueter féministe appelle à la contrainte et aux limitations : on reconnaît les acquis du féminisme pour plus vite s'en défaire. Il ne s'agit pas de proscrire le théâtre plus individualiste que conçoivent ces dernières. Il s'agit que de plus en plus de femmes écrivent et il faut admettre que personne ne veut se sentir obligée de se soumettre à l'intelligentsia féministe (qui, sans toujours s'en rendre compte, peut faire figure de police). Néanmoins, quand on pense à l'écriture dramatique qu'on souhaiterait lire, à une vision du monde qui nous soit propre ou à notre devenir en tant que véritables génératrices de culture « autre », on doit reconnaître le vide. Il revient peut-être, pour l'instant, aux femmes de théâtre de se pencher sur la question, elles que les créations collectives ont aussi accoutumées à l'écriture. Le foisonnement n'est pas pour demain mais il se prépare⁴. Rendez-vous au prochain Festival, printemps 82?

En attendant les « belles grosses » de l'avenir et l'engagement des femmes de théâtre, le Festival a provoqué la création d'un regroupement de femmes intéressées aux questions d'information féministe et/ou culturelle. (Nous vous donnerons plus tard des nouvelles de ce vaste Front culturel féministe, qui travailla dans l'ombre tout l'été.) C'est ainsi que l'événement s'est terminé sur une note d'organisation collective plus militante que créatrice, ce qui facilitera quand même — espérons-le — la venue d'une deuxième vague dans l'évolution des créations québécoises de femmes, théâtrales ou autres.

Francine Pelletier



1. De 1974 à 1980 (et surtout depuis 1977) on a vu au Québec (et surtout à Montréal) 35 spectacles de femmes, en majorité des créations collectives.

2. Mais il y eut, bien sûr, des créations collectives très réussies, parce que la démarche était parfaitement claire et vraiment partagée par tous les membres du groupe.

3. Référence à l'atelier d'écriture dramatique du 29 mai 1980.

4. Jovette Marchesseault, par exemple, a commencé à écrire pour le théâtre et, après la « Saga des poules mouillées » au Théâtre du Nouveau Monde en avril 1981, sa pièce suivante sera probablement montée au Théâtre expérimental des femmes au printemps 1981. Entretemps, cet automne, le TEF présentera une pièce écrite par Pol Pelletier pour les femmes du collectif, et traitant des rapports de force.